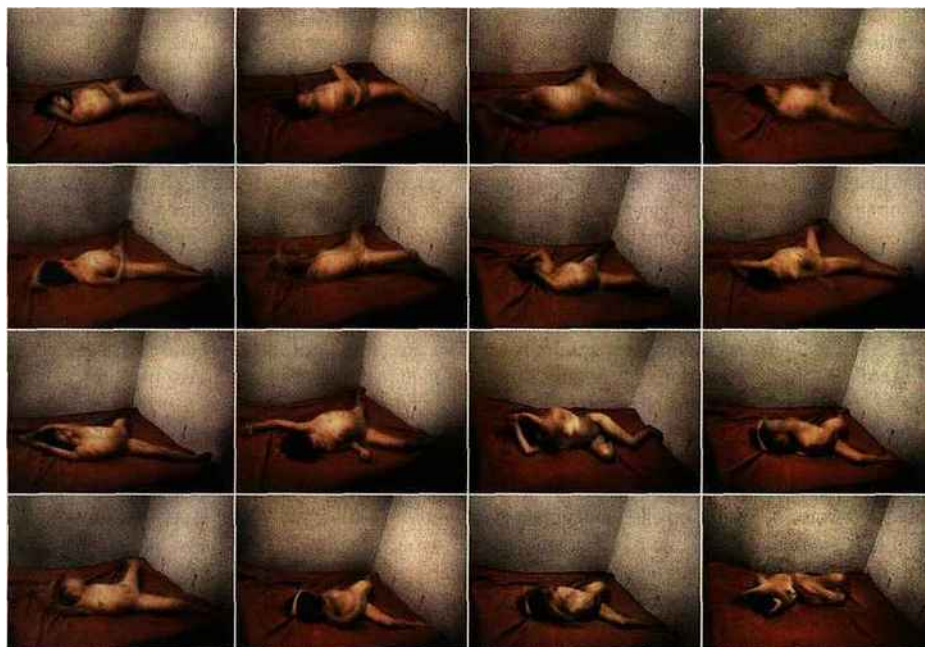




ARTS



ANTICORPS

PHOTO
ANTOINE D'AGATA

Déclassés, prostituées, marginaux... peuplent son univers. Avec les clichés glaçants mais puissants d'Antoine D'Agata, on est au Bal, pas à la noce...

TT
L'œuvre d'Antoine D'Agata est une descente aux enfers. Depuis vingt ans, l'artiste se consume dans l'excès d'alcool, de drogue, de sexe. Pour exposer son travail de photographe, de cinéaste et d'écrivain, *Le Bal*, à Paris, a choisi de le suivre dans ses errances, avec une première salle énigmatique, une sorte de purgatoire pour qui ne connaît pas son travail. Dans cette pièce quasiment vide est projeté *Atlas*, son dernier film. Les images ont été supprimées. Ne restent que la bande-son et les sous-titres des monologues psalmodiés par des prostituées du monde entier sur la solitude, la mort. Sur le sol, des tas d'affichettes reproduisent quatre photos intrigantes. Comme ce visage dissimulé par une capuche et des textes de D'Agata extraits de la publication qui accompagne l'exposition¹. C'est au sous-sol que l'on entre dans une orgie d'images. De tous formats. Elles recouvrent les murs, se chevauchent, se répètent, se

démultiplient, se répercutent en échos sauvages, en cri de rage, de douleur ou d'extase. Ou glaçant le sang par leur froideur.

Venu tard à la photographie après des années de dérive entre musique punk, drogue, squat et voyage dans les bas-fonds de l'Amérique centrale, l'artiste, né en 1961, membre du petit cercle de la prestigieuse agence Magnum depuis 2004, joue sur deux répertoires qui se répondent. Ses « images de nuit » sont bestiales, sauvages, hystériques. Elles le montrent ivre ou shooté, nu lors de bacchanales avec des prostituées cambodgiennes, japonaises, cubaines... dans des lieux sordides évoquant des cellules carcérales. Ses « images de jour », à l'inverse, sont distantes, neutres, descriptives. Collectées lors de ses reportages en Libye, en Cisjordanie ou à Cherbourg – des immeubles à réhabiliter, des scènes de guerre, des portraits répétitifs sur le mode anthropométrique –,

La série *Nuevo Laredo*, d'Antoine D'Agata, Mexique, 2005. A droite: *Pins au coucher du soleil*, Van Gogh, 1889.

elles portent pourtant elles aussi une charge de violence insoutenable. Le jour, D'Agata décrit un monde concentrationnaire, sans joie, corrompu, qui contrôle les corps et les esprits. La nuit, l'artiste s'insurge contre lui, retrouve sa liberté en se mêlant aux déclassés, aux marginaux, à tous ceux qui échappent à l'ordre établi. Ses compagnons de route s'appellent Céline, Jean Genet, Georges Bataille. Sa force créatrice révolue ou enthousiasme, mais ne peut laisser indifférent. Jamais pornographiques, ses images au bordel, floues, bougées, cadrées à la volée, transmettent en sismographe de son âme le chaos des émotions, la perte de contrôle mentale et physique, la quête éperdue de vie et de liberté. D'Agata se consume dans son œuvre. Il en est la matière inflammable. – **Luc Desbenoit**
¹ *Anticorps*, éd. Xavier Barral, 560 p., 70 €. | Jusqu'au 14 avril, Le[Bal] Paris 18^e | Tél. : 01 44 70 75 50.